

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE





DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

UN FILM DE MARTIN DARONDEAU & BERTRAND USCLAT

DURÉE DU FILM : 1H15

DISTRIBUTION

Zinc.
33, rue Vivienne
75002 Paris
contact@zinc.fr

RELATIONS PRESSE

LA PETITE BOÎTE
Audrey Le Pennec
audrey@la-petiteboite.com
Leslie Ricci
leslie@la-petiteboite.com



Comédie-Française

ENTRETIEN AVEC MARTIN DARONDEAU ET BERTRAND USCLAT PROPOS RECUEILLIS PAR GHISLAIN LOUSTALOT

Comment est née cette comédie qui se déroule à la Comédie-Française durant les trois heures précédant une première de Macbeth de William Shakespeare ?

MARTIN DARONDEAU : Je co-écrivais le programme court Broute avec Bertrand, auquel participait aussi Pauline. Par la suite, nous avons créé un autre programme court pour Pauline : Moitié.e.s. La Comédie-Française connaissait donc déjà notre travail, et lorsque Bertrand Schaaf, directeur de la production, a approché Pauline pour lui demander de réfléchir à un format court autour de la Comédie-Française, nous sommes revenus avec une idée de série autour de l'institution. Nous l'avons proposée à toutes les chaînes, mais le projet s'est enlisé. Nous étions sur le point d'abandonner lorsque les producteurs Mathieu et Thomas Verhaeghe nous ont proposé d'en faire un film.

BERTRAND : Il y avait un moment à saisir. Lorsque ce projet était encore une série, Bertrand Schaaf nous avait réservé 5 jours dans la grande salle Richelieu, pour éventuellement y tourner quelque chose. Il nous avait prévenus que cette disponibilité était historique, car la salle est normalement tout le temps occupée en journée pour des répétitions de spectacle. Or, la Comédie-Française étant en travaux en 2026, pas de répétition, on avait une opportunité unique qui n'allait pas se reproduire de sitôt. C'est ce qui nous a donné la motivation d'écrire ce scénario en si peu de temps, 2 mois, et de le tourner encore plus vite, 3 semaines.

Qu'aviez-vous envie de raconter et comment ?

MARTIN DARONDEAU : Il y avait une vraie envie d'ouvrir les portes d'une institution qui peut apparaître secrète pour les gens, et casser cette image sérieuse que peut avoir la Comédie-Française. Car si cette maison a une vraie mission de conservation et de rayonnement de la culture théâtrale française, ceux qui la représentent n'en restent pas moins des hommes et des femmes d'aujourd'hui, avec leurs soucis, leurs joies, leurs problèmes. C'est un axe de comédie extrêmement efficace surtout si on l'applique à une jeune maman qui a des difficultés à allier sa vie privée et son travail.



BERTRAND USCLAT : Cela fait pas mal de temps que je connais Pauline et les autres sociétaires. J'étais au Conservatoire avec Benjamin Lavernhe et Adeline d'Hermy (qui joue dans le film), et j'ai souvent eu l'occasion de voir les deux facettes de la Comédie-Française : ce côté sérieux, et même patrimonial, et la capacité qu'ont ces acteurs et actrices incroyables à déconner comme tout le monde. Il y avait un frottement intéressant à montrer. Et puis c'est une arène qui nous faisait rêver. Ce qui a été souvent le cas avec Broute, la shortcom que nous avons créée en 2018, où nous avons choisi des arènes qui nous faisaient envie en essayant de voir ce qu'il y avait de drôle à l'intérieur.

Vous êtes-vous documentés et servis d'anecdotes ou d'histoires vraies pour écrire cette comédie ?

MARTIN DARONDEAU : Quand nous avons commencé à réfléchir à la série, nous avons réalisé une dizaine d'interviews de sociétaires et de pensionnaires pour qu'ils nous racontent leur histoire, leur parcours, leurs points de vue sur l'institution, les règles qui la régissent. Cela nous a révélé des dynamiques inconnues du grand public. À la Comédie-Française, il y a des anciens cancrs, des timides maladifs, d'autres sont morts de peur à l'idée de monter sur scène, mais tous les soirs, sur les planches, ils doivent se faire passer pour d'autres.

Nadine, incarnée par Danièle Lebrun, qui fume un pétard et divague un peu avant de monter sur scène, c'est inventé ?

BERTRAND USCLAT : Oui et ce que nous voulions surtout dire, outre les situations comiques que cela suscite, c'est que dans un état modifié, malade, triste, ou un lendemain de cuite, ce qui peut arriver, dans tous les cas il faut jouer. Il y a une rigueur d'athlète chez ces acteurs et actrices.



Trois heures avant la première de Macbeth, et sous la forme d'un compte à rebours, les catastrophes s'enchaînent. Tout est-il exagéré pour les besoins de la comédie ?

BERTRAND USCLAT : En réalité, ce qui est vraiment exagéré dans notre film, c'est que toutes ces catastrophes arrivent en même temps. Mais lors des entretiens que nous avons réalisés, il est arrivé des choses encore plus dingues. Des anecdotes, nous en avons des centaines et pas la place pour les évoquer toutes. Là où nous avons pris quelques libertés, c'est que les règles de sécurité qui encadrent les théâtres sont drastiques.

Quelle a été la réaction de la Comédie-Française à la lecture du scénario quand on voit le bazar que vous y mettez ?

MARTIN DARONDEAU : Nous avons eu la chance qu'Éric Ruf, l'administrateur général avec qui nous avons démarré ce projet, apprécie énormément Pauline et qu'il nous fasse une confiance totale. Un avis positif avait été donné avant même que le scénario ne soit écrit.

BERTRAND USCLAT : La grande force de cette maison, qui garantit son excellence et sa modernité, c'est qu'elle fonctionne à la confiance, sachant prendre des risques sans avoir peur de jouer avec son image.

Était-ce une évidence que Pauline Clément que vous connaissez depuis longtemps incarne Nina qui met en scène pour la première fois ?

BERTRAND USCLAT : C'était écrit pour et avec elle, donc plus qu'une évidence, c'était un moteur. Nous sommes entrés au cœur de la Comédie-Française grâce à elle. Il n'y avait pas d'autre casting possible.

Comment définir Nina ? Est-elle trop gentille et de ce fait, met-elle « tout le monde dans la merde », comme le dit l'administrateur général ?

MARTIN DARONDEAU : Il y a de ça. Nina est un personnage qui va présenter sa première mise en scène au Français et qui va apprendre à dire non, à devenir cheffe et comme disait Chirac : un chef c'est fait pour « cheffer ». Il y a un moment où il faut passer outre le fait de ne pas être aimé. C'est l'apprentissage auquel elle se confronte tout au long du film.

BERTRAND USCLAT : Ce qui me passionne, même en dehors du film, c'est la relation entre art et gentillesse et à quel moment cela est difficilement compatible et comment cela va faire naître des monstruosité dans les choix artistiques. Nina, par gentillesse, autorise son amie actrice à aller faire un tournage télé. Ok, c'est très gentil, mais pour son projet cela aurait été mieux qu'elle refuse. Je pense que la position de l'artiste passe forcément par une forme d'égoïsme et que l'égoïsme est incompatible avec la gentillesse et la vie de famille. Ça frotte, et à partir de ce moment il y a du jeu et de la comédie.

Engager pour ce film une vingtaine de sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française y compris pour les plus petits rôles, était-ce forcément facile ? Ont-ils tous accepté sans problème ?

MARTIN DARONDEAU : Oui cela a été facile. Et en réalité assez rassurant puisque, sur toutes les propositions que nous avons faites, nous n’avons eu aucun refus. Pour ce qui est des petits rôles, c’est au contraire assez amusant de repérer dans le film tel ou tel acteur. Cela nous a permis de nous créer des contre-emplois intéressants.

BERTRAND USCLAT : Il nous paraissait important que la troupe se raconte elle-même. Le fait que les acteurs et actrices de la troupe nous donnent leur accord, même pour quelques mots, nous permettait déjà d’avoir une première validation de la troupe. S’ils acceptaient, c’est que ça leur parlait.

Guillaume Gallienne gardien pointilleux à l’accueil, cela se fait sans problème ?

BERTRAND USCLAT : Sans aucune difficulté à part celle de sa disponibilité. Il n’avait qu’un seul jour de disponible en juin. Il fallait donc s’organiser.

Était-ce aussi un gage de qualité de jeu ?

MARTIN DARONDEAU : Oui et nous le savions. Nous avons très peu de temps pour tourner et cela nous rassurait. N’avoir que des comédiens du Français sur le plateau cela devait forcément rouler. Et de fait, le nombre de prises a toujours été très limité. C’était très bien très vite. Ils et elles ont un tel degré d’exigence et il y a une telle connivence entre eux que tout est fluide.

BERTRAND USCLAT : Le service cinéma de France 2 qui nous a accompagnés sur ce projet nous a dit comme une bénédiction : “avec si peu de jours de tournage, normalement c’est impossible, mais avec les comédiens du Français vous allez y arriver”. Et puis notre monteur nous a confié qu’il n’avait jamais vu ça : toutes les premières prises étaient bonnes.

La mise en scène navigue entre la scène et les coulisses. Y avait-il une envie de montrer l’envers du décor avec notamment quelques lieux sublimes ?

MARTIN DARONDEAU : Oui, bien sûr. Bertrand connaissait les lieux, moi pas du tout. J’ai trouvé cela extraordinaire et sublime et j’ai eu envie de partager cette vision avec le public sans en faire un spot promotionnel. Et cela m’a amusé de tourner cette comédie très actuelle au milieu des dorures, des tableaux et des bustes.

BERTRAND USCLAT : Après avoir vu le film, Clément Hervieu-Léger, le nouvel administrateur général de la troupe, nous a avoué avoir redécouvert la beauté des lieux auxquels il est habitué à force d’y venir chaque

jour. Un joli compliment. C’est quelque chose que nous avons à cœur de montrer tout en évitant la déférence.

Vous avez écrit ce scénario ensemble mais pourquoi avoir décidé de le réaliser à deux ?

MARTIN DARONDEAU : Pauline et Clémence Dargent ont aussi participé à l’écriture. Réaliser ensemble, cela a été un pacte de départ. Travaillant ensemble depuis quelques années nous faisons troupe. Il était impossible que l’un des deux reste sur le carreau. Comme il était inimaginable de passer la main à quelqu’un d’autre pour réaliser ce film.

BERTRAND USCLAT : Vu le peu de temps de tournage que nous avons eu, c’était vraiment rassurant d’être deux. Quand Martin se concentrait sur la technique, réglait les axes, je mettais en place les scènes avec les acteurs. A force de travailler ensemble, nous avons pu affiner, d’une part, une sensibilité commune à l’humour, et d’autre part, une confiance absolue dans l’autre. Ça nous permet d’aller vite, mais aussi de se laisser surprendre.

À travers l’opposition entre cette institution élitiste née au 17e siècle et le monde de la télévision qui surgit à deux reprises dans le film, que vouliez-vous dire ?

MARTIN DARONDEAU : Que la Comédie-Française est actuelle, qu’elle vit avec son temps, avec des metteuses en scène qui ont des enfants, des comédiens qui sont parfois obligés de faire des téléfilms à côté pour compléter des salaires rarement mirobolants.

BERTRAND USCLAT : Le personnage de la maquilleuse qui a l’habitude de travailler à la télé et qui débarque dans le monde du théâtre c’est un peu nous qui débarquons dans un endroit qui a son fonctionnement, son étiquette. Il y a certaines manières de faire que l’on peut trouver étranges, farfelues, mais cela fait quatre siècles que ça se passe comme ça. Ce que je trouvais intéressant à traiter avec ce personnage c’est, qu’à certains moments, la vie est un peu humiliante pour ceux qui n’ont pas les codes.

Egos, faiblesses, peurs, désirs, jalousies, superstitions, n’est-ce pas une forme de vie exacerbée au sein d’une microsociété mais aussi liée à la condition d’artiste que vous montrez ?

BERTRAND USCLAT : Je suis d’accord avec ça. Ce qui me fascine sur les plateaux de théâtre ou de cinéma c’est que ce sont des endroits d’hyper pouvoir. Deux personnes peuvent se côtoyer alors que l’une est payée cent fois plus que l’autre. Cette curieuse proximité n’arrive que là. Cela crée des endroits d’égo très forts et très politisés qui me fascinent. Rajoutons à cela l’institution dans laquelle certains évoluent depuis trente ou quarante ans, bousculés par des jeunes qui arrivent, tentant de s’adapter, et cela donne un terreau comique formidable. Nina change de rôle, de position, au fil de l’histoire et ses rapports avec les autres basculent. C’est assez virevoltant.



Et c’est de tous ces travers humains, parfois cruels, que naissent un grand nombre de situations comiques...

MARTIN DARONDEAU : Oui, c’est ce qui permet les décalages, les oppositions, donc du jeu et des situations forcément drôles.

BERTRAND USCLAT : On parle souvent de l’égo des acteurs et on peut évidemment faire rire avec. Mais ils ne sont pas comme ça parce qu’ils s’avèrent être de “mauvaises personnes”. L’égo c’est la seule chose qui leur reste quand tout le monde, réalisateur, chef opérateur, costumière, producteur, donne son avis. La réponse de l’acteur à ce moment-là est enfantine et bouleversante : « c’est moi donc laissez-moi décider pour moi. » Moi, moi, c’est souvent mal compris mais c’est aussi un outil de travail du comédien.

Les techniciens, le régisseur, la costumière, la maquilleuse ne sont pas épargnés non plus question égo. Des souvenirs personnels ?

MARTIN DARONDEAU : Avec Bertrand, nous avons eu des expériences parfois compliquées avec des maquilleuses de télévision parce qu’elles ont cette culture de la bonne mine, du teint bronzé. C’est surprenant. Quant au régisseur, c’est de l’observation. Ils ont souvent un vocabulaire qui n’appartient qu’à eux, qu’on ne comprend pas forcément. Nous avons tiré le fil. Pour la costumière je crois que c’est Pauline qui nous a raconté qu’elles sont parfois sans filtre concernant le corps des actrices.

BERTRAND USCLAT : Les costumières vivent avec leurs actrices. Certaines les habillent depuis dix ans. Les corps changent. Ce qu’elles peuvent dire c’est la description d’une réalité froide : tu as grossi. Tu as perdu des seins... Ce que normalement on ne dit pas de manière aussi abrupte. Mais pour elles, c’est aussi un souci de retouches, elles sont au centimètre près. J’aime ce personnage car il pose la question du politiquement correct. Or, la technique se fout d’être correcte. Elle décrit.

Il est aussi question de la condition des femmes avec Nina qui doit gérer son petit garçon le soir de la première. Ce serait moins facile pour elles ?

BERTRAND USCLAT : Étant dans une comédie, notre seul but était de rendre les situations encore plus compliquées pour notre personnage. Ce double-discours adressé aux femmes, leur imposant d’être des “girlboss” hyper performantes, tout en gérant leur vie de famille à côté est forcément compliqué à tenir, donc vecteur de comédie.

Il y a une règle d’or à la Comédie-Française : on n’annule pas une première. Mais c’est déjà arrivé à cause de grèves non ?

MARTIN DARONDEAU : C’est arrivé pendant le Covid, à cause de grèves des techniciens c’est vrai mais jamais du fait de la troupe. On joue malade, on remplace s’il le faut.

BERTRAND USCLAT : Thierry Hancisse est connu pour avoir repris un rôle principal en deux jours parce qu’il est hypermnésique. Adrien Simion a repris également le rôle principal de La souris en quelques jours avec une coach spécialisée en techniques de mémorisation. Dès qu’il y a un problème, la troupe trouve une solution. Comme dans le film.

Molière, incarné par Benjamin Lavernhe, apparaît à Nina et évoque le doute qui habite l’acteur et l’esprit de troupe qui passe par-dessus tout. Est-ce important pour vous aussi ?

BERTRAND USCLAT : Oui parce qu’on ne fait rien tout seul. Nous aussi formons une troupe et nous aimons cela, ce partage d’émotions fortes. Quand nos producteurs nous ont dit qu’on tournait en juin ce film coproduit par la Comédie-Française nous avons douté, eu peur parce que nous passions de l’écriture

de petites blagues à la réalisation d’un long-métrage avec des actrices et des acteurs que nous admirons. Cette scène avec Molière c’est un peu notre cri du cœur. On flippe.

Au générique, sous vos deux noms, est écrit : « pas de la Comédie-Française ». C’est juste pour la blague ou est-ce qu’au fond, cela vous aurait plu d’en faire partie ?

BERTRAND USCLAT : Alors, c’est vraiment que pour la blague !

Martin Darondeau : Oui évidemment mais aussi pour montrer aux spectateurs qu’ils sont les bienvenus dans le film et que ceux qui l’ont réalisé sont comme eux.

BERTRAND USCLAT : Notre vraie légitimité c’est de ne pas en être. Il y aurait eu d’autres enjeux si cela avait été raconté par quelqu’un de l’intérieur. Nous, nous venons comme amoureux du théâtre, ébahis, émerveillés, mais avec notre sens critique, apportant (on l’espère) un peu de fraîcheur.





ENTRETIEN AVEC PAULINE CLÉMENT

Comment raconter la genèse de ce film, est-ce d'abord la Comédie-Française qui vous a demandé de réfléchir à une pastille humoristique ? Pourquoi est-ce que ça les intéressait, avaient-ils envie de montrer une autre facette de l'institution ?

La Comédie-Française m'avait effectivement demandé de réfléchir à des pastilles humoristiques mais c'était dans le cadre d'une plateforme numérique qu'ils voulaient créer, ce qui ne s'est finalement pas fait. Avec Bertrand Usclat et Martin Darondeau nous avons travaillé sur Moitié.e.s, un programme court diffusé par Canal + qui n'était pas déclinable à l'infini et nous réfléchissions à un autre projet. Nous avons envie de passer à un format plus long avec des personnages plus développés. Et évidemment, l'idée de tourner à la Comédie-Française avec les acteurs de la Comédie-Française me faisait rêver. J'ai moi-même une fascination pour l'Opéra de Paris, ses codes, à quoi ressemblent les loges, quand et comment ils travaillent, et je sais (pour souvent faire visiter le théâtre à des amis après les spectacles) que les coulisses de ce lieu ont quelque chose de très intrigant, et j'avais envie que ce soit notre arène pour y inventer une histoire. Le film c'est une envie de notre part, qu'on leur a soumise.

Actrice principale du film, avez-vous participé à l'écriture de ce long-métrage avec les deux réalisateurs ?

Oui, on a écrit tous les trois. C'était impossible d'écrire une histoire qui se passe à la Comédie-Française, sans savoir ce qui s'y passe vraiment. Il fallait quelqu'un de « l'intérieur » pour écrire cette histoire, même s'il s'agissait d'une fiction, il fallait y glisser des pointes de réalité.

Entrée à la Comédie-Française en 2015, avez-vous donc été force de propositions, de renseignements et d'anecdotes sur cette institution ?

Oui mais en réalité, au moment du travail sur la série, nous avons déjà rencontré une dizaine de comédiennes et comédiens du Français avec qui nous avons réalisé des entretiens : comment ils y sont rentrés, ce qu'ils ont joué, quels souvenirs forts ils ont... tout cela nous a beaucoup nourris. Nous avons d'ailleurs écrit pour la plupart de celles et ceux que nous avons vus. Et puis, avec Martin, Bertrand et Clémence Dargent, notre co-scénariste, nous avons fait une grande visite de la Comédie-Française, nous sommes même allés à Sarcelles dans l'atelier où sont construits les décors. Nous avons aussi





longuement échangé avec Éric Ruf, l'Administrateur général à ce moment-là, qui nous a raconté de nombreuses histoires passionnantes concernant les problématiques qu'une troupe peut affronter en urgence.

Avez-vous participé d'une façon ou d'une autre à la distribution des rôles concernant vos camarades de la Comédie-Française ?

Oui parce que je les connais bien. Par exemple, quand nous avons écrit le rôle du jeune ouvrier, j'ai tout de suite pensé que Sefa Yeboah l'incarnerait parfaitement. J'avais en tête également que Séphora Pondi, qui joue la maquilleuse venue de la télévision, pouvait développer une facette de jeu très excentrique, ce qu'elle n'est pas du tout dans la vie. Concernant Laurent Stocker, Bertrand et moi avons déjà travaillé avec lui donc c'était une évidence dès l'écriture. Il nous a beaucoup inspirés. L'idée de Guillaume Gallienne en gardien psychorigide à l'accueil s'est imposée comme un contre-emploi total et cela donnait un relief énorme à cette scène. Et puis le fait de le voir dans cette partition dès le début du film nous permettait de montrer immédiatement qu'il s'agit d'une fiction. C'était clair.

Était-il évident, voire quasi obligatoire que tous les personnages jusqu'au plus petit rôle soient incarnés par des comédiens du Français et est-ce que cela garantissait aussi une qualité de jeu sur un tournage un peu pris par le temps ?

Oui. Le fait que nous nous connaissions tous, que nous ayons pour la plupart déjà travaillé ensemble et que nous soyons dans notre maison nous a permis de gagner beaucoup de temps en entrant directement dans nos personnages sans être intimidés par les uns ou les autres. Nous avons nos repères y compris ceux qui tiennent les plus petits rôles comme à la billetterie, à la technique, tout était immédiat parce que connu, vécu.

Comment définir Nina qui met en scène pour la première fois, est-elle trop gentille et du coup « elle met tout le monde dans la merde » comme le dit l'Administrateur général ?

Au début elle veut bien faire, laisser sa copine partir sur son tournage de série télé et puis petit à petit elle ne veut plus faire d'effort social, elle ne sourit plus, le stress prend toute la place. Il faut jouer cette pièce, Macbeth en l'occurrence, coûte que coûte. Elle n'est, à la fois, pas hyper sûre d'elle et en même temps, elle ne lâche rien. Elle a une espèce de force qu'on pourrait qualifier de molle, qui ne s'impose pas de façon éclatante, charismatique, mais elle tient la barre. C'est une ambition plus douce.

Êtes-vous d'accord pour dire que ce personnage d'actrice metteuse en scène évolue en apprenant à dire non, à ne pas être forcément aimée ?

Oui c'est ce que je voulais dire précédemment. Elle lâche les barrières sociales, elle s'en fout de dire bien les choses, de faire plaisir, de ne plus être aimée. Elle devient cash. Elle n'a pas le choix.

Quel plaisir avez-vous pris à incarner Nina y compris à travers l'évolution de cette bonne camarade qui devient cheffe de troupe ?

Je ne sais pas si je parlerais de plaisir sur le coup parce que j'étais très concentrée et qu'on était très speed pendant le tournage, et en parallèle j'étais très attentive à ce que tout se passe bien, à ce qu'on ne fasse pas venir les acteurs qui avaient fini tard la veille trop tôt, à ce qu'on ne dérange pas ceux qui jouaient ou répétaient quand on tournait dans le couloir. Une actrice m'a dit à un moment : « Tu dois être inquiète comme si on faisait une grosse soirée chez ta mère en son absence ». C'était exactement ça. J'avais beaucoup de choses en tête en même temps, à l'image de mon personnage d'ailleurs.

Les catastrophes s'enchaînent et s'ajoute le fait que Nina doit garder son enfant en bas âge. Aviez-vous envie de dire que c'est plus difficile pour une femme de tout mener de front ?

Oui c'est comme si Nina se disait : je ne vais pas sacrifier mon travail, je vais aller au bout de cette mise en scène, mais j'aimerais ne pas sacrifier la relation avec mon enfant non plus. C'est compliqué d'être aussi prise par un projet et de bien gérer sa vie en parallèle, cela demande beaucoup de charge mentale. C'est pour cela qu'elle dit : je ne suis jamais à l'endroit où je devrais être. Elle pensait se concentrer sur son travail, puis s'occuper de son fils mais son ex-compagnon étant aussi artiste, leurs emplois du temps se chevauchent. Elle gère donc les deux jusqu'au moment où son enfant est en danger et là, c'est le point de bascule, elle est prête à tout lâcher. Nous avons établi dès le départ qu'il y aurait un enfant dans cette histoire. De nombreuses comédiennes et comédiens du Français en ont et comme nous jouons tout le temps, il y en a régulièrement dans les coulisses qui sont souvent pris en charge par d'autres membres de la troupe.

Les petits travers, les égos, les peurs, les superstitions font naître les situations comiques. Tout est-il plus exacerbé parce qu'il s'agit d'actrices et d'acteurs ?

Non, je ne crois pas. Cette histoire pourrait se passer dans un hôpital, dans une entreprise, à l'occasion d'un défilé de mode. C'est l'échéance et l'urgence à présenter quelque chose qui rend fou tout le monde. Si on voit ça avec du recul, c'est assez drôle. Il ne s'agit que d'une pièce de théâtre, on ne va pas sauver l'humanité mais bon, neuf cents personnes ont acheté un billet et nous, coûte que coûte, on veut leur montrer cette pièce, qu'on soit malade ou pas, on joue.

Finalement c'est l'esprit de troupe qui l'emporte et le fait de jouer malgré tout. Cela fait-il partie de l'ADN de la Comédie-Française comme le dit Molière qui apparaît à Nina ?

Il y a beaucoup de force à travailler en groupe. On peut se soutenir, se conseiller, s'aider. Chaque fois qu'on joue entre les scènes, on discute et s'entraide. On aménage une scène pour un acteur qui s'est blessé et qui

doit jouer, on se soutient du regard quand on sait que son partenaire est épuisé. Il y a beaucoup d'entraide à devoir jouer tous les soirs ensemble. Chacun arrive au théâtre avec ses petites histoires personnelles du moment.

Vous connaissez Bertrand Usclat et Martin Darondeau depuis un bon moment mais c'est la première fois qu'ils vous dirigeaient sur un long-métrage. Comment avez-vous vécu l'expérience ?

Ça fait des années que Bertrand me fait travailler, met en scène des choses dans lesquelles je joue et son talent est immense, il m'impressionne à chaque fois. Et ils se sont drôlement bien organisés ensemble. Martin avait l'expérience du cadre, il tournait avec un chef opérateur qu'il connaissait donc il s'est concentré sur la technique, la façon de filmer, la lumière. Pendant les mises en place, Bertrand restait avec les acteurs, répétait avec eux si besoin, donnait des consignes. C'est un formidable directeur d'acteurs qui sait pousser les comédiens quelle que soit leur partition. Il l'est lui-même donc il y a beaucoup de respect pour eux.

Avez-vous le sentiment avec ce film d'avoir produit une œuvre originale qui n'avait jamais été faite et qui ne le sera sûrement plus jamais ?

Non pas du tout. Il y a d'autres films qui ont été faits à la Comédie-Française et il y en aura encore.

Mais je pense juste qu'on a eu beaucoup de chance sur une chose : on a eu carte blanche. On a été libre de faire ce qu'on voulait (autant dans l'histoire, que dans le casting, que sur les effets qu'on avait écrits). Il n'y a pas eu de censure. Nous n'avons pas eu non plus mille avis à droite à gauche, on a pu suivre nos envies et intuitions. Et ça, c'est très rare et très précieux.





ENTRETIEN AVEC CLÉMENT HERVIEU-LÉGER ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Nommé administrateur général de la Comédie-Française en février 2025, succédant ainsi à Éric Ruf, vous avez pris vos fonctions en août de la même année. En tant que sociétaire, membre du Comité d'Administration, aviez-vous suivi le projet ou lu le scénario du film *De la Comédie-Française* ?

En 2025, je ne faisais pas partie du comité mais j'ai suivi le projet en tant que membre de la Troupe. Nous avons parfois tendance à nous méfier des fictions écrites à propos de la Comédie-Française, toutefois la présence de Pauline Clément – membre de la Troupe depuis plus de dix ans, et sociétaire depuis le 1^{er} janvier 2026 – au cœur du projet fut très rassurante. Avant ma prise de fonction, j'ai lu le scénario et j'y ai décelé de la distance, de la dérision, de l'humour et une certaine forme d'irrévérence, tout à fait louable par ailleurs, mais surtout énormément d'affection de la part d'une artiste qui s'est construite au sein de cette institution. J'avais hâte de voir le résultat filmé.

Auriez-vous eu envie de faire partie du casting de ce film ? Dans quel rôle par exemple ?

Malgré un rythme de tournage assez soutenu, j'ai le sentiment que l'équipe a vécu une aventure très joyeuse. Cela m'aurait plu d'y participer. Quant au rôle, et puisque vous me demandez de choisir, je prendrais celui d'Antoine, interprété par Julien Frison. Conscient que je n'ai pas exactement l'âge du personnage, je le retiens quand même pour le plaisir d'être amoureux de Marina Hands, le temps d'un tournage.

Est-ce vraiment rarissime de bénéficier de cinq jours pour tourner Salle Richelieu ?

Bien qu'il s'agisse d'un temps de tournage très court, il est rare, pour ne pas dire exceptionnel, qu'une équipe externe puisse évoluer au sein de la Maison tant de jours d'affilée. La distribution étant entièrement composée de membres de la Troupe, le rapport au lieu s'en trouve modifié.

Avez-vous été surpris par la beauté des lieux, vous qui les connaissez pourtant si bien ?



Clément Hervieu-Léger, administrateur général de la Comédie-Française © Julien Benhamou, coll. Comédie-Française.

Nous vivons et travaillons quotidiennement dans ce sublime théâtre et j'ai eu le sentiment que nous ne le voyons peut-être plus de la même manière et je veux y inclure la beauté du plateau. J'ai été frappé par le regard empreint de respect et d'admiration que portent les réalisateurs sur la Comédie-Française et qui transparaît dans la manière dont ils l'ont filmée.

Tourner dans les coulisses a-t-il nécessité une plus grande organisation étant donné le planning chargé des répétitions et des représentations ?

À l'époque, je jouais dans *Le Bourgeois gentilhomme* et je me souviens être tombé nez à nez avec l'équipe qui tournait un plan devant la porte de ma loge. Certes, c'était un véritable déploiement mais je dois dire qu'il y a eu un respect de la vie de la Maison et de son fonctionnement. Tout le monde a respecté sa place et l'activité n'a jamais été entravée. Une parfaite organisation et une admirable adaptabilité qui méritent d'être signalées d'autant que l'on sait pertinemment que, lors d'un tournage, plus rien d'autre ne compte à part le film qui est en train de se faire. Je pense que Bertrand Usclat et Martin Darondeau ont été extrêmement vigilants sur ce point, sans mentionner le fait que Pauline ne voulait absolument pas que cette aventure soit un mauvais souvenir et ce ne sera pas le cas.

Il était entendu que chaque rôle du film soit tenu par un membre de la Troupe. À la Comédie-Française, est-il possible de monter sur scène pour une seule réplique un jour et d'endosser un rôle principal le lendemain ?

Bien évidemment. Le film raconte magnifiquement l'esprit qui règne dans une pièce de troupe. Qu'il s'agisse d'une seule réplique à dire, d'une scène à jouer ou d'un rôle principal à endosser, il est toujours question de défendre un texte, un auteur et une mise en scène à la Comédie-Française. La voix que l'on entend dans l'ascenseur est celle de Denis Podalydès alors que c'est Éric Ruf, alors Administrateur général, que l'on voit à l'image et qui ne dit pas un mot.

Une telle distribution garantissait-elle, selon vous, une justesse de jeu sur un temps de tournage plus court qu'à l'accoutumée ?

Ce film a indéniablement bénéficié du fonctionnement interne de la Troupe. Les comédiennes et comédiens travaillent énormément, répètent souvent un spectacle en journée tandis qu'ils en jouent un autre en soirée. D'ailleurs quelques membres de la distribution jouaient le soir.

En tant que metteur en scène, avez-vous déjà eu à faire face à des catastrophes de dernière heure comme c'est le cas pour Nina ?

Non et je m'en félicite. C'est le cauchemar, au sens propre du terme, de tout metteur en scène. Tout comme chaque comédien a la hantise d'oublier son texte en entrant sur scène. Si un comédien est coincé quelque part, quelqu'un d'autre le remplace. Outre quelques incidents qui surviennent, certaines catastrophes sont frôlées mais évitées de justesse. On fait toujours en sorte que le spectacle ait lieu.

Pour sa première mise en scène Salle Richelieu, Nina se met une pression considérable. Vous souvenez-vous de vos premières mises en scène ?

Lorsqu'en 2014, Muriel Mayette-Holtz m'a proposé de mettre en scène *Le Misanthrope*, j'étais assez jeune et un peu inconscient. Monter un spectacle Salle Richelieu relève du mythe et j'ai le souvenir d'avoir traversé cette expérience assez sereinement. Je me sentais armé puisque j'avais eu cette chance incroyable et si formatrice de travailler avec Patrice Chéreau, notamment à l'Opéra national de Paris. À ses côtés, j'avais énormément appris sur la manière de respecter un planning et d'organiser les répétitions. En tant que comédien, j'ai pu me rendre compte de la peur provoquée lorsqu'on joue sur ce plateau pour la première fois.

Partagez-vous l'avis de Pauline Clément selon lequel l'échéance et l'urgence à présenter quelque chose rendent tout le monde fou ?

Assurément. C'est le trac en réalité. Et ce temps qui avance, qui file vers le rideau qui doit se lever à l'heure. Tout est exacerbé, tout le monde est à fleur de peau d'autant plus un soir de première et si l'on sait que des spectateurs importants se trouvent dans la salle. La Troupe est une petite société, un microcosme artistique. L'hypersensibilité naturelle des artistes intervient, ce qui, selon moi, rend la chose très poétique. Dans le film, il n'y a rien de caricatural, de faux, comme cela aurait pu l'être si on avait montré des querelles intestines à l'ancienne. Il existe des engueulades, des inquiétudes aussi, mais le film raconte surtout l'histoire de personnes qui sont extrêmement attachées les unes aux autres.

Nina doit gérer les absences, les aléas techniques, les égo, les infidélités mais également la garde de son enfant en bas âge. La situation est-elle plus compliquée pour une femme, qu'il s'agisse de la Comédie-Française ou d'ailleurs ?

Autrefois, les comédiennes étaient priées de ne pas faire part de leur désir d'enfants et si elles voulaient faire carrière, il leur était vivement conseillé de s'en abstenir. Ce temps-là est révolu. Le personnage joué par Pauline raconte la difficulté d'être mère et comédienne mais il est possible de concilier les deux rôles. À la Comédie-Française, nous avons l'habitude de croiser les enfants de certains membres de la Troupe au foyer pendant les représentations du dimanche ou durant les vacances scolaires. Nous faisons famille au sein de ce que nous appelons la Maison. Il me semble important que les enfants se rendent compte de ce que font leurs parents lorsqu'ils s'absentent les soirs ou les week-ends. En tant qu'administrateur général, j'aborde ce sujet qui reste au cœur de la vie des comédiennes et des comédiens.

Comment expliquez-vous le fait que trois femmes seulement, Claude Winter, Catherine Samie et Muriel Mayette-Holtz, ont occupé votre poste en plus de deux siècles ?

Et encore, les deux premières l'ont occupé par intérim. C'est très étonnant d'autant qu'à la Comédie-Française, et ce depuis le XVII^e siècle, les hommes et les femmes sont payés à salaire égal. Les femmes étaient les premières à accéder au sociétariat, elles occupaient une place importante au sein du Comité d'Administration jusqu'au XIX^e siècle. Il a fallu attendre 2006 pour que Muriel Mayette-Holtz devienne la première Administratrice générale choisie. Les choses commencent à changer dans les Théâtres nationaux : Julie Deliquet prend la direction de La Colline – théâtre national et Caroline Guiela Nguyen celle du Théâtre national de Strasbourg. J'espère que nous nous dirigeons vers plus de parité et que ce sera une femme qui me succèdera.

Que pensez-vous du personnage de l'Administrateur général interprété par Serge Bagdassarian ? Est-il fidèle à la réalité du poste ?

J'espère ne pas lui ressembler mais je sais qu'il s'agit avant tout d'une comédie mettant en scène des personnages archétypaux afin de provoquer des situations drôles. Lorsque, comme moi, vous êtes à la tête d'une maison qui compte environ 450 personnes salariées, une troupe composée de 57 comédiennes et comédiens, il ne faut pas craindre de prendre des décisions. Je suis entré jeune à la Comédie-Française, elle m'a aidé à me construire et j'ai tendance à croire que je la connais bien, donc j'essaye toujours de faire au mieux dans l'intérêt de l'institution. Si certaines décisions peuvent parfois créer des frottements, je fais et je ferai en sorte qu'elles soient expliquées, motivées et compréhensibles.

Selon vous, le film montre-t-il une autre facette de la Comédie-Française ?

J'ai dit aux réalisateurs que ce film allait inciter encore plus de gens à envoyer des lettres pour demander à y entrer et j'en reçois déjà énormément. L'image de notre Troupe est très bonne. Le talent éclaboussant de Benjamin Lavernhe à la cérémonie des Césars en a été la meilleure preuve. Qui n'a pas envie d'être sur scène avec lui ou de le diriger ? Ce film rappelle à quel point la Comédie-Française est une maison d'actrices et d'acteurs, un lieu extraordinaire avec une histoire séculaire, un lieu peuplé d'êtres humains avec leurs problèmes quotidiens. Des artistes qui, quel que soit leur état d'âme ou leur chagrin, vont monter sur scène pour jouer grâce à l'appui et au soutien de leurs camarades de jeu et de toute une équipe qui participe à faire exister le spectacle chaque soir. C'est une notion fondamentale que le film montre merveilleusement avec un regard empreint d'une très grande tendresse.





LISTE ARTISTIQUE

RÉALISATEURS

NINA CARDI
PHILIPPE VIALLE
ANTOINE DE NOMBEL
EMILIE HAMEL
SUZANNE PATUREL
NADINE GUIMARD
ISSA DIAWARA
JACQUES BERISSET
THIBAUT FUR
MÉLANIE TOURÉ
FABIENNE PASTAUD
STÉPHANE BILLOT
MOLIÈRE
LA MINISTÈRE DE LA CULTURE
BASTIEN FEILER
LA POMPIÈRE
LE POMPIER
PIERRE LE VIGILE
HÉLOÏSE COLINOT
L'OUVREUSE
L'HOMME DE L'ASCENSEUR

MARTIN DARONDEAU & BERTRAND USCLAT
AVEC LA TROUPE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

PAULINE CLÉMENT
LAURENT STOCKER
JULIEN FRISON
MARINA HANDS
ADELINE D'HERMY
DANIÈLE LEBRUN
SEFA YEBOAH
CHRISTIAN HECQ
SERGE BAGDASSARIAN
SÉPHORA PONDİ
FLORENCE VIALA
GUILLAUME GALLIENNE
BENJAMIN LAVERHNE
FRANÇOISE GILLARD
NICOLAS CHUPIN
ELISSA ALLOULA
NICOLAS LERMEAU
GILLES DAVID
SULIANE BRAHİM
JULIE SICARD
ERIC RUF

ET

SACHA (LE BÉBÉ) NOÉ GRIVEAU NADAL

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEURS	MARTIN DARONDEAU & BERTRAND USCLAT
PRODUCTION DÉLÉGUÉE	ATELIER DE PRODUCTION THOMAS & MATHIEU VERHAEGHE
PRODUCTRICES ASSOCIÉES	LOUISE NADAL ET JULIETTE SCHRAMECK
SCÉNARIO	BERTRAND USCLAT, MARTIN DARONDEAU, PAULINE CLÉMENT ET CLÉMENCE DARGENT
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	HUGO PATUREL
MUSIQUE ORIGINALE	CLÉMENT DUCOL
CHEF DÉCORATEUR	SÉBASTIEN DANOS
CHEF MONTEUR	BAPTISTE RIBRAULT
PREMIER ASSISTANT RÉALISATION	AURÉLIEN MOULET
SON	GAËL ELEON, GURWAN COÏC-GALLAS, HORTENSE BAILLY ET CYRIL HOLTZ
SCRIPTE	PAULINE FEILER-SIMON
COSTUMES	CHLOÉ DE NOMBEL
CHEFFE MAQUILLEUSE	LAURA BERNARD (AMC)
CHEFFE COIFFEUSE	ALEXANDRA BECQUET
RÉGISSEUR GÉNÉRAL	OLIVIER JOLY
DIRECTEUR DE PRODUCTION	FRANÇOIS HAMEL
ADMINISTRATEUR DE PRODUCTION	BAPTISTE JOURDAN
COORDINATRICE DE POST-PRODUCTION	BÉNÉDICTE POLLET (ADPP)
EN COPRODUCTION AVEC	LA COMÉDIE-FRANÇAISE, FRANCE 2 CINÉMA
AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE	CANAL+
AVEC LA PARTICIPATION DE	CINÉ+ OCS, FRANCE TÉLÉVISIONS
EN ASSOCIATION AVEC	CINECAP 9
DISTRIBUTION SALLES FRANCE	ZINC
VENTES INTERNATIONALES	CHARADES